

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)
Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour Germaine Berton

OUI, AIMONS-LA

Eh ! quoi, messieurs les chats-fourrés, vous vous êtes offusqués de ce que notre ami Mercereau osât affirmer l'iniquité de sa conscience au sujet du sort de notre Germaine ?

Vous vous êtes sentis attaqués à un tel point que vous vous êtes obligés de réagir par des arguties pour cacher l'audace de votre réaction et le jeter en une cellule de cette moderne Bastille qu'est la Santé ?

Eh bien ! voulez-vous me permettre — fort irrévérencieusement, du reste — de vous faire remarquer combien votre mesure est inopérante ?

Vous savez aussi bien que moi qu'il est inutile autant qu'odieuse de mettre un penseur en état d'arrestation ; qu'il est grotesque autant que vil de clauser un homme pour l'expression publique de sa pensée.

Plusieurs expériences tentées dans nos milieux vous ont déjà démontré que ce serait — et ce, sans plus de résultat — imiter la tute de Don Quichotte contre les Moulins à vent.

Nous avons choisi une route ardue, parsemée d'embûches de toutes sortes : la route qui mène à la vérité et à l'Anarchie ; et c'est en vain que vous essaieriez de nous la faire déserter.

Quand nous sommes entrés dans la lutte, nous savions que nous n'avions à espérer que des horions — c'est donc en toute connaissance de cause que nous avons choisi notre voie et vos coups ne sauraient nous surprendre. Aussi, devant le nouvel attentat que vous perpérez contre la Pensée, je crois de mon devoir de reprendre la plume que vous avez arrachée des mains de Mercereau.

Qu'avait-il donc écrit de si terrible, notre ami, pour que son article fût jugé sédition par vous ? Il avait écrit que notre Germaine était une femme digne de toute notre affection, que par son geste d'abnégation et de courage elle avait fait voir que la race n'était pas éteinte des Théogènes de Méricourt.

Il avait dit que nous nous devions à nous-mêmes de ne pas abandonner Germaine à son sort douloureux et qu'il fallait lui éviter le calvaire que subit un homme cher à nos cœurs, lui aussi : Cottin.

Il avait, en ses quelques lignes, indiqué brièvement toute la torture que peut être la prison pour un être libre.

Mais vous qui mettez les gens en prison ; vous qui avez, de par votre profession, le cœur fermé à la pitié ; vous dont la conscience est devenue partie intégrante du code, — vous n'avez pas compris toute l'angoisse, toute l'humaine et fraternelle souffrance que laissent transpirer les mots écrits par Mercereau.

Vous avez cru vous montrer forts en le faisant arrêter ? Laissez-moi vous dire que vous ne vous êtes guère distingués en cette occasion... si ce n'est par votre manque absolu de psychologie.

Vous n'avez compris ni le geste de Germaine Berton, ni l'article de Mercereau ; et, en démontrant publiquement votre incompréhension, vous nous avez donné toute la mesure de venie que peut contenir un cœur humain.

Mais nous qui jouissons des bienfaits de la liberté, nous qui pouvons aller et venir à notre guise, nous qui ne sommes pas pliés à cette basse besogne qui consiste à faire mêler d'emprisonner les gens, nous ressentons dans toute la vitalité de notre cœur la beauté du geste de notre Germaine, la douleur, partagée par nous, de la conscience de Mercereau et l'ignominie de ceux qui les plongent en prison.

Et nous vous disons — ô magistrats inhumains ! — que chaque fois qu'un de nos frères sera victime de votre vindicte judiciaire, il s'en trouvera un autre pour reprendre sa plume défilante.

Si vous voulez empêcher que la défense de notre Germaine soit imprimée dans ces colonnes, il faut arrêter tous les anarchistes, et encore nous nous sentons assez forts pour faire entendre notre voix par-dessus tous les murs, à travers toutes les grilles et malgré tous les baillons.

Et c'est pourquoi nous vous déclarons : Quoique vous puissiez tenter, nous irons partout où nous le pourrions faire connaître la beauté du geste de notre Germaine. Et non seulement nous dirons aux hommes : « Aimez-la ! » mais nous proclamerons bien

ET HONTE A CEUX QUI L'INSULTENT

Louis LOREAL.

O jeune et courageuse amie ! Bonne et ardente camarade, comme nous reconnaissons la valeur de ton sacrifice... Ainsi, comme notre cher Cottin, tu t'es dressée, seule parmi les hommes et les femmes et tu as dit : « Voici ma jeunesse ! Voici ma vie ! Je vais mourir pour l'idée ! Tu as pensé que tes vingt ans étaient nécessaires pour sauver l'Humanité. De ton bras frêle, tu as voulu écartier la Gueuse, l'horrible gueuse, cette tresse d'homme, cette dévastatrice, cette briseuse de bonheur : la guerre.

La guerre que les vampires nationalistes, ces assoiffés de sang et de courage, réclament, appellent, désirent désespérément. Ils leur faut des larmes, de la souffrance, de la misère, toujours. Et leurs vœux, qui recourent de passermentes dorées, qui portent de soutanes, ou journaliers vendus : mouchards d'action sanguinaire, agissent pour l'œuvre de mort.

Charognards qui guettent la proie. Hyènes prêtes à se ruer et à dévorer.

Germaine, noble jeune fille, tu as vu clairement tout cela et c'est ce que tes bourreaux — car ce sont eux les bourreaux — te reprochent. On s'explique leur acharnement à vouloir te diminuer : Tu les as fait trembler, toi, faible femme.

Ah ! qui sait, tu as peut-être fait reculer la camarade... Aussi ils te salissent, toi leur victime. Ils te salissent, eux, les immondes. Dans leur presse répugnante, ils trahissent la vérité afin d'aveugler les pauvres. Les bourgeois ont influencé les gouvernants. Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

Ces bandits mènent une campagne abominable, toute d'hypocrisie. Ils mentent, ils calomnient, ils dénoncent. Ils veulent retirer à ton acte sa valeur individuelle. Ils disent, ces poltrons, que tu as obéi à je ne sais quel vil intérêt. Ils osent parler d'argent allemand. Ils affirment que tu fus suggestionnée, que tu es le jouet d'une intrigue. Ils feignent de chercher des complaisances parmi les journalistes bourgeois.

Les persécution ne suffisent plus. On emprisonne. Aujourd'hui, le vaillant Brutus Mercereau. Demain ?

LES EFFETS DU CHANTAGE Sur dénonciation de Daudet on arrête Mercereau et Chauvin

Aux ordres de l'Action Française

Voici bien les preuves du chantage exercé par l'Action Française sur le gouvernement de la République. On vient, sans qu'aucune raison de texte ne justifie de telles mesures, de poursuivre et d'emprisonner immédiatement notre ami Brutus Mercereau et notre gérant, Charles Chauvin — dans l'unique but de satisfaire Léon Daudet, dont l'amour-propre personnel s'était trouvé blessé par la rabélesienne boutade que lui avait consacré notre collaborateur dans le dernier numéro du Libertaire.

Mais, comme M. Poincaré ne pouvait une seconde fois dans la même semaine faire figure de se méler personnellement aux peines de cœur de sa « chère Terreur » de la rue de Rome, le tremblant président du Conseil chargea le Procureur de la République du soin de trouver coûte que coûte le moyen de calmer le Procureur du Roy.

Celui-ci feuilleta la collection de l'Action Française et y trouva, dans un numéro de la première quinzaine de mars, sous la signature de M. Havard de la Montagne, une dénonciation en règle contre Brutus Mercereau.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Procureur de la République ne se donna même pas la peine de lire ou de faire lire l'article incriminé. Ces Messieurs de l'Action Française, policiers de tempérament, policiers par goût et par intérêt, avaient lu et signalé — « enregistré », comme ils disent. Cela suffisait à la justice d'un Poincaré. Brutus Mercereau et le gérant du Libertaire étaient bons à embarquer.

Et ainsi, dimanche matin, vint-on cueillir nos amis au saut du lit, pour les conduire à la Santé.

La Première de « Claude Voinet ».

Le jour avait été délicatement choisi par Léon Daudet... avec la collaboration, sans doute, du mouchard dramatique Dubouché.

Notre ami Mercereau avait attendu avec impatience cette date du dimanche 25 mars, qui marquait la réalisation d'un de ses souhaits les plus chers : on allait, enfin, représenter, pour la première fois, au Théâtre Confédéral de la Grange-aux-Belles, une pièce dans laquelle il avait mis, avec son camarade Letourneur, toute sa haine de l'ignoble turberie, et tout son dégoût de la société bourgeoise qui l'engendra. L'annonce en avait été faite dans Comœdia. Informateur consciencieux de son patron, Dubouché avait « enregistré » et transmis.

En choisissant ce jour pour faire arrêter Brutus Mercereau, les gens d'Action Française faisaient d'une pierre deux coups — d'une seule opération de police deux crapuleries, deux malproposés.

Dimanche soir, notre surprise fut grande de ne pas voir à la Grange-aux-Belles l'auteur de Claude Voinet. Nous étions si loin de penser à des poursuites contre ses écrits du Libertaire que notre inquiétude

Poursuites injustifiées

Et le lendemain matin seulement, nous apprîmes l'arrestation des deux camarades pour un article du Libertaire daté du 2 mars dernier.

Relisez cet article, camarades et lecteurs ; faites-le lire autour de vous par des hommes de toutes opinions, et dites-nous, et faites-vous dire, si l'on peut y trouver la moindre matière à inculpation.

Sous le titre de : « La laissons-nous mourir ? », Brutus Mercereau, d'un lyrisme simple et d'une générosité cordiale, raconte la tragédie que vécurent Germaine Berton, et il demande aux travailleurs, pour lesquels elle s'est sacrifiée, s'ils vont supporter sans douleur le spectacle de ce sacrifice. Ligne par ligne, analysez ce poème en prose, et vous n'y trouverez rien, rien de légalement répréhensible.

Alors ?... C'est là qu'apparaît toute l'influence de l'ignoble pourcentage qui régit de ses grognements macabres le chœur de la justice républicaine. Brutus Mercereau était désigné ; ses articles étaient « enregistrés ». Il fallait son arrestation.

Et c'est ainsi qu'en dépit de tout usage en pareils cas, sans interrogatoire préalable, sans convocation, on arrêta brutalement nos deux camarades, dimanche matin.

M. Henry Torrès a réclamé la mise en liberté provisoire, qui s'impose. Elle ne lui a pas encore été accordée pour ses clients.

Pour protester contre le scandale de ces poursuites injustifiées et de cet emprisonnement odieux, tous les camarades, tous les travailleurs, tous ceux, manuels ou intellectuels, qui ont le respect de la liberté d'opinion, iront, en guise de manifestation, assister en masse, dimanche prochain, à la Grange-aux-Belles, à la deuxième représentation de Claude Voinet.

Le gérant du Libertaire, Charles Chauvin, est un des collaborateurs.

Et puisse, le succès de l'œuvre, faire crever de rage toutes les bêtes à charnier qui ont fait emprisonner l'auteur.

La Fédération du Spectacle proteste contre l'arrestation

La Commission exécutive et le Bureau de la Fédération Unitaire du Spectacle protestent contre l'arrestation du camarade Brutus Mercereau, auteur dramatique syndiqué, poursuivi et emprisonné pour délit d'opinion, au moment de la représentation de sa pièce antiguerrillière CLAUDE VOINET, considérant cette procédure comme un attentat à la liberté de penser que ne doivent pas tolérer les travailleurs du Spectacle.

UNION ANARCHISTE

SAMEDI 31 MARS, à 20 h. 30 précises

Grande Salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue Grange-aux-Belles (Métro : Combat et Lancy)

Grande Soirée Artistique

au bénéfice du « Libertaire » et de l'« U. A. »

Au Programme :

Poète et Paysan (ouverture)..... SUPPE.
La Chanson des Abeilles..... Edm. FILIPUCCI.
Le Reclus (solo de violon : M. LAROSE)..... SAM.
Le Calife de Bagdad..... BOIELDIEU.
La Pastorale (symphonie, 1^{er} mouvement)..... BEETHOVEN.
Marche de bravoure..... Franz SCHUBERT.

BAFFERT — André LOUIS — Mlle HAYLENE — MANZONI et GAUDEAUX, du GROUPE d'EDUCATION et d'ART du 14^e Arrond.
Mlle EVA — Mlle Germaine CHARLES — Mlle Germaine CAILOR
Charles D'AVRAY

Le Groupe artistique « La Phalange » jouera :

UN OURS

Pièce en 1 acte, de TCHÉKHOV

Sinimov..... M. HAGNAUER. Louka..... M. Paul AUZOU.
Popova..... Mme Solange THOMAS.

Le Groupe d'Education et d'Art du XIV^e interprètera :

POULETTE

Pièce comique en 1 acte, de GENEUILLE et VERNAUD

Poulette..... Mlle HAYLENE. Casimir..... BAFFERT.
Borja..... GAUDEAUX.

Au piano : M. G. PÉRIER du Groupe d'Education et d'Art du XIV^e.
Prix d'entrée : 2 fr. 50. — Les portes s'ouvriront à 19 h. 30

Pour Sacco et Vanzetti

UN MEETING IMPOSANT

Le meeting organisé par l'Union des Syndicats de la Seine et le Comité de Défense Sociale en faveur de Sacco, Vanzetti et des 172 pendus de l'Inde anglaise, réunit un grand nombre de travailleurs dans la Salle de l'Union des Syndicats.

FISTER

Devant un public nombreux et attentif notre camarade Fister ouvrit la séance en prononçant quelques paroles pour rappeler tout le passé de l'affaire Sacco et Vanzetti. L'énergie de la classe ouvrière a su, il y a deux ans arracher nos camarades à la chaise électrique. Seule l'action directe prolétarienne pourra faire cesser le scandale de l'emprisonnement injustifié. Pendant trente jours Sacco a fait la grève de la faim. Fister qui a connu les affres de cette torture pendant douze jours fait comprendre que Sacco ne pourra sans doute plus se relever d'une épreuve aussi prolongée — à moins que des soins minutieux et un grand confort moral n'interviennent. Cela il ne pourra l'avoir qu'avec la liberté.

Fister lit ensuite cette émouvante déclaration de notre grand ami Han Ryner retenu au lit par la maladie :

DÉCLARATION DE HAN RYNER

Camarades,

Je suis obligé de faire appel à toute ma philosophie pour ne pas pleurer d'être, ce soir, loin de vous. Quelle misère d'être paralysé par l'âge et par la maladie quand on voudrait obéir à son cœur comme vous obéissez à votre cœur...

A son cœur et à sa raison. Deux ans, voici deux ans que l'innocence de Sacco et de Vanzetti est démontrée. La Bête d'Amérique, l'Autorité mal masquée du nom de Justice, a dû reculer une première fois devant trop de lumière. Mais c'est qu'elle n'a osé tuer d'un seul coup, elle les dévore lentement et sournoisement.

D'autres vous diront ces choses mieux que je ne les aurais dites, vous les montrerez dans une clarté plus pathétique.

Sous le rayon et la puissance de leur parole vous verrez les deux camarades de l'Inde, dévorés par la Bête, persécutés, torturés jusqu'à désespérer. Vous entendrez leur cri d'angoisse : La liberté ou la mort !

Sacco ne s'est pas arrêté au cri. Sa douleur et sa décision sont allées jusqu'à geste le plus persévérant et le plus mortel. D'un vouloir âpre et sans vertige, il a descendu, comme dit le poète, la spirale d'un lent suicide. Trente jours, camarades, trente jours de grève de la faim... Cependant la Bête sournoise jouissait des souffrances du prisonnier innocent. Et elle guettait le déire de l'agonie pour l'appeler folie et pour noyer par l'infamie sonde asophaque celui qui a fait et soif de justice.

On lui fait remonter douloureusement l'horrible spirale qu'il avait douloureusement descendu.

« La liberté ou la mort ! » — Oui, répondent les chacals, la mort puisque tu es innocent et que tu ne penses pas comme nous. Mais pas la mort après un seul mois des tortures de la faim. Nous voulons que tu agonises et, pour ainsi dire, que tu meures plusieurs fois.

Que l'univers réponde par le cri nécessaire : « La liberté ! La liberté des innocents ! »

Que toutes les consciences se réveillent pour la grande clameur indispensable. Que la Bête ait l'effortement de nous entendre. Intimons-lui de toute notre énergie : « Assez ! Les victimes de la grande boucherie et de la vaste réaction mondiale qui a suivi suffisent. Digérez-les, ô gouvernants de partout, ô juges de toutes les justices de caste et de mercantilisme. Nous ne voulons plus que vous fassiez de nouveaux cadavres. Entendez, voyez, comprenez. Le bon sens, la vérité, la conscience, le cœur reprennent leurs droits. La réaction est finie : la marche en avant s'ébranle, va s'étendre. Elle sera bientôt irrésistible et les obstacles resteront derrière elle, écrasés, pulvérisés. Tant pis pour ceux qui persisteront à être les obstacles ».

A bas les persécuteurs d'innocents ! Vivent Sacco et Vanzetti !

COUSSINET

Délégué par l'Union des Syndicats de la Seine, Coussinet apporte l'assurance que cette organisation fera tout son possible pour hâter la libération de Sacco et de Vanzetti.

Parlant des 172 paysans hindous condamnés à la pendaison par le gouver-

nement britannique, Coussinet montre l'impérialisme anglais frère de la réaction française et du fascisme italien.

Il montre la nécessité d'une action internationale des travailleurs pour dissiper le spectre toujours menaçant d'une guerre nouvelle. Mais il convient que chacun d'entre nous s'arme de décision. Soyons prêts pour l'heure de la révolte en face des événements.

COLOMER

Quand nous songeons à toutes les formes que prend à travers le monde la répression autoritaire, nous ne savons plus de qui parler en premier lieu :

« Sera-ce des syndicalistes espagnols que l'on continue à assassiner ? Sera-ce des ouvriers italiens, qu'écrasera le fascisme ? Sera-ce du prolétariat allemand qui gémit sous la botte de nos officiers et sous l'hypocrisie démocratique d'Ebert et de Cuno ? Sera-ce de Makhno contre lequel se coalisent gouvernants de Pologne et de Russie ? Sera-ce de nos camarades anarchistes russes traqués par le bolchevisme ? Sera-ce des communistes français emprisonnés par ordre de Léon Daudet ? Sera-ce de Gaston Rolland, de Cottin, de Bouvet ou de Germaine Berton ?

« Non. Ce soir, ce sera surtout de Sacco et de Vanzetti. »

Et Colomer montre pourquoi il est urgent de se lever pour sauver Sacco et Vanzetti. C'est, d'abord, parce que nos deux amis sont à bout de patience, résolu à mourir plutôt que d'endurer plus longtemps les tortures de l'injustice. Ensuite parce que la résolution pratique des cas individuels est plus susceptible d'entraîner les masses à la révolution que toutes les doctrines sociologiques du monde. Soyons forts pour tirer Sacco et Vanzetti de prison — et nous le deviendrons, en même temps, pour abattre toutes les prisons de tous les pays — et nous ne supporterons plus les lois d'aucun gouvernement. Par l'Anarchie seulement peut se réaliser la vraie Amnistie. »

CANÉ

Au nom du Comité de Défense Sociale, le camarade Cané incite les travailleurs à reprendre l'action pour l'Amnistie. Il faut sortir Gaston Rolland de prison, il faut libérer Marty et tous les infortunés, tous les déserteurs, tous ceux qui se refusent à l'ignominie turc. Cottin doit être gracié. Jeanne Morand doit voir réparer le déni de justice dont elle souffre encore. Mais pour cela il faut la bonne volonté de tous. C'est pourquoi le Comité de Défense Sociale a fait appel à toutes les organisations révolutionnaires pour constituer un Comité d'Action pour l'Amnistie. Que les travailleurs soutiennent de leur activité les efforts de ce Comité et les gouvernements seront bien contraints d'accorder l'Amnistie, malgré les menaces de l'Action Française.

DONDICOL

Après qu'un camarade hindou fut venu nous dire toute l'horreur de la répression britannique dans les Indes, et tout l'espoir que suscitera, parmi le prolétariat hindou, la nouvelle d'un meeting de protestation à Paris, ce fut notre camarade Dondicol, secrétaire de la C. G. T. U. qui vint inciter les travailleurs à l'action. L'Amnistie ne pourra être intégrale que le jour où les exploités de tous pays sauront s'unir pour abattre les murs de toutes les prisons et pour organiser eux-mêmes la production et la consommation des individus par le monde.

Pour lever la séance, Fister demanda à tous ceux qui étaient venus de ne pas cesser leur propagande pour la liberté de Sacco et Vanzetti. Ils suivront notre presse avec fidélité et, à la première alerte, ils répondront présent aux appels de l'Union des Syndicats de la Seine, du Comité de Défense Sociale et de l'Union Anarchiste.

FEDERATION ANARCHISTE DU SUD-EST

Intergroupes de la Région lyonnaise

Samedi 31 mars, à 20 h. 30

Salle des Fêtes de la Bourse du Travail 39, cours Morand.

Grand Meeting de Protestation

Contre le Militarisme
Contre le fascisme naissant
Contre la répression mondiale
Contre les menées royalistes

Avec les concours d'orateurs de l'U. A. :
Rauat — Andrieux — Chiappa

Tous, dimanche, au Théâtre Confédéral

Camarades,
Merci d'être venus en si grand nombre dimanche soir, 25 mars, applaudir la première représentation de Claude Voynet, pièce en trois actes de André Létourneau et Brutus Mercereau, dont le succès a dépassé nos espérances.

Claude Voynet n'est pas seulement un réquisitoire contre la guerre et contre ceux qui l'ont voulue ; c'est encore un défi à la répression bourgeoise que certains individus tentent à grands efforts de restaurer. C'est l'œuvre vibrante, ardente de la foi révolutionnaire de deux hommes résolus, en dépit de toute vindicte, à manifester leur opinion et à poursuivre le but d'éducation sociale qu'ils ont entrepris.

L'un d'eux, l'auteur, paie en ce moment sa liberté à la Santé son défi à la répression bourgeoise pour ses écrits dans nos organes de combat. C'est Brutus Mercereau, l'autre continue froidement à mener la tâche avec d'autant plus d'ardeur. Pour la bonne fin de l'œuvre d'éducation qu'ils ont entreprise, auteurs et collaborateurs continuent les camarades à venir en grand nombre dimanche soir à la représentation du Théâtre Confédéral, ou sera donnée une deuxième représentation de CLAUDE VOINET, le gros succès du Théâtre Confédéral, en signe de manifestation contre la répression bourgeoise et contre la guerre qui revient.

Tous les camarades révoltés de l'immense régime que nous subissons se feront un devoir d'y assister, eux, leur famille et leurs amis, affirmant ainsi leur solidarité prolétarienne et leur foi révolutionnaire.

CHAUVEAU,
Administrateur du Théâtre Confédéral.

THÉÂTRE CONFÉDÉRAL

Dimanche 1^{er} Avril, à 20 h. 30
Grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine
33, rue Grange-aux-Belles

Grande Soirée protestataire
sous la présidence d'honneur de
Brutus MERCEURAU, Emprisonné d'Etat
Auteur de

Claude VOINET
pièce en trois actes de nos camarades
A. LE TOURNEUR
et **Brutus MERCEURAU**

Prix unique des places : 3 francs
Location : Bureau de Renseignements de l'Union des Syndicats

Propos d'un Paria

« Vous êtes un abominable gredin, Monsieur... »
Sur ces paroles définitives, irrémédiablement assés, le député « communiste » balbutie qu'il n'a jamais été dans son intention d'outrager l'honorable Président du Conseil, en l'espèce, Poincaré.

C'est roulant !
Voilà l'action communiste qui pénètre « telle une bombe » dans la pourriture parlementaire. Rien d'étonnant d'ailleurs, que dans un milieu aussi fangeux, la bombe n'explose pas !

Un autre qui est petit et qui a été lieutenant et ne peut digérer qu'un ministre de la Guerre qui est grand — de taille — n'ait été ce sergent, a proclamé que les soldats ont eu une morale, et qu'il fallait les libérer. Cela c'est un peu plus sérieux. Il est certain que nombre de « poilus » en ont leur claque, ils en ont soupiré et resoupiré. Seulement, ils continuent sans manifester autrement leur mécontentement.

Il y en a qui font savoir que la croûte est mauvaise, que le « juleux » est un salaud, le capitaine qui leur fait couper les cheveux ras, une brute ; mais ça ne va pas plus loin. Et le juleux, le piston et la croûte continuent à être déguillassés et supportés.

Ne leur a-t-on pas dit, à ces braves poilus : désertez une lâcheté ; exercez-vous au métier d'assassin pour devenir un four de braves soldats de l'armée rouge, et pour le reste, comptez sur nous !

Comptez sur nous et nous vous défendrons.

Où, comptez là-dessus, les gars, et surtout prenez patience... car ça sera long ! Et n'allez pas surtout, par un geste précipité, chambouler le plan de combat que les états généraux de la dictature ont élaboré ou changer, notre programme.

Mais vous avez sûrement mieux que cela à faire. Votre force d'action est en vous et non ailleurs. Ce n'est pas moi, certes, qui vous tracerai votre ligne de conduite.

Seulement, au contraire de ceux qui ont la prétention de guider les masses, (guider est bien modeste), nous, les anarchistes, nous vous disons : Comptez sur vous.

Si vous vous contentez, après avoir fait connaître à votre député ce que vous jugez intolérable, de vous endormir bêtement, en attendant que par son intervention il vous ait affranchi de votre sale métier, vous êtes nuls, archi-nuls. Comme tout être prédateur, comme le seront les milliards de guerriers de la prochaine et dernière boucherie.

Ah ! je sais bien que si tous les individus se mettaient à penser par eux-mêmes, c'en serait fait du métier de berger. Et que cela ne ferait certainement pas l'affaire des tontournants et astucieux personnages qui spéculent sur l'aveuglement du troupeau humain.

Or, cette suppression des bergers est justement le but que nous poursuivons. Je m'empresse d'ajouter que nous ne concevons cette suppression que comme la conséquence d'une transformation des mentalités individuelles, facilitée par un bouleversement économique, révolutionnaire.

Et comme nous sommes amenés naturellement à démontrer la faiblesse des chefs, à tous les chefs, pour arriver à faire comprendre aux usagers qu'ils peuvent se passer d'eux, on conçoit que nous prenions, aux yeux des uns comme des autres, figure de dangereux malfaiteurs.

Il arrive même que certains, plus dégoûtés que d'autres, essaient de salir notre action quand elle se manifeste autrement que par des phrases et qu'un agent trop zélé de la bourgeoisie voit se retourner contre lui l'arme qu'il a forgée.

Mais nous parlerons une autre fois de la boucherie hydropneumatique dont les braiments désespérés appellent, en vain, hélas ! l'opopopoxie libérale.

Pierre MUALES.

EN LISANT...

Le dernier roman de M. Daudet. — J'ai suivi avec grand intérêt le roman que M. Daudet donne en feuilleton dans l'Action Française depuis le 23 janvier. Ce roman dénote de rares qualités. Avec une sagacité et un flair à faire mourir de jalousie tous les Sherlock Holmes de la création, l'auteur élucide un horrible mystère et livre à la vindicte une pellette de coupables. Je ne puis résister au désir de vous transcrire l'épilogue (A. F. du 13 mars) : « Monté et agencé sous l'aide de Joseph Dumas, chef des Renseignements Généraux à la Préfecture de Police (qui secondait au moins tacitement son fidèle Lebreton, caillottiste enragé, créature de Caillaux, placé là par Caillaux), le meurtre de Plateau est aujourd'hui, pour nous, parfaitement clair. Ce fut le glissement ou le ricochet d'un complot dont l'inspiration politique et politique passait par le bureau de Joseph Dumas, — flanqué du chantagiste Gauchet, de la Bernain, appartenant à la police secrète de la Boite, des amorceurs et instigateurs de presse Téry et Dubarry — et qui étaient partie bénéficiaires, partie tirés au sort. Le milieu des cabarets et cabarets révolutionnaires. Ce complot visait au début exactement quatre personnes, qui devaient tomber à la fois, en même temps que se déclencherait un soulèvement général dans la Ruhr. Ces quatre personnes étaient Poincaré, Millerand, Maurras et Daudet, choisis de longue date et dont les exécutants et exécutantes étaient partie bénéficiaires, partie tirés au sort. C'est certainement du même complot que notre collègue André Lefèvre, ancien ministre de la Guerre et très informé des choses de police et des choses allemandes, avait eu vent de son côté. Les quatre exécutants et exécutantes — que Joseph Dumas a tout fait pour soustraire aux investigations de la Justice et du juge d'instruction, M. Devise — habitaient finalement rue Lécuyer, n° 8, dans une petite maison meublée, connue de longue date de la police des recherches et qui est, en fait, une souricière. Ils habitaient deux chambres contiguës : le premier couple, celui qui devait faire Poincaré et Millerand, se composait d'une fille du nom de Marguerite Bary, actuellement réfugiée en Espagne, et d'un individu, non encore identifié — à ma connaissance du moins — ayant volé les papiers d'un nommé Paradis, inscrit sous le nom de André B... dit le coadjuteur de Germaine Berton... Le second couple se composait de la fille Berton et du courtier en librairie Gohary dit « Armand ». Gohary avait primitivement la mission de tuer Daudet et nous savons et le juge sait dans quelles conditions, où et quand il reçut cette mission. La Berton s'était réservée Maurras. Les quatre assassinats devaient avoir lieu en même temps, si possible dans la même journée ou dans les deux jours. Et à la veille de la grève générale dans la Ruhr. Le romanier explique ensuite comment le complot échoua, comment Gohary fut supprimé par André B..., etc.

(Le roman de M. Daudet sera prochainement publié en volume aux éditions du Merle Blanc.)

Poèmes de la vie mûre, par Henri Dalby. — Après le recueil de A. M. Gossez, j'ai reçu le recueil de Henri Dalby et c'est une chance un peu extraordinaire de lire consécutivement deux bons volumes de vers. La poésie de M. Dalby fourmille en images neuves et rares. Son rythme est simple et vivant. Mais je crois qu'un fragment de poème pris au hasard remplacera avantageusement des éloges. Voici quelques vers extraits d'un poème de guerre :

Car ce sera la paix un soir...
Il y aura
des couples étonnés aux tables des terrasses
qui emplira le refrain dégoûté sous les gares
des existences revenues.

Il y aura
des couples étonnés aux tables des terrasses
qui se diront des mots nouveaux,
des mots dispersés dans l'espace
sur tous les vents de la mitraille
et qui rassemblera l'âme fanée des verres,
alcools sous des verres durcis rougeant leur
gaîne.

Feu pareil dans les cœurs brûlant les mêmes
portes
sous l'ouragan des retrouvances...

Ailleurs voici un tableau de midi :

Ma porte s'est ouverte au jardin de midi.
Le soleil s'est jeté sur moi... Je n'ai rien vu
que la tâche dansante et multiple des roses.
J'ai clos les yeux comme devant
le choc de vingt gerbes lancées
par le geste souple des branches...

Et plus loin ces notations de ville embourbée :

Aux trottoirs agrandis de pénombre mouillée
sanguinolente le corps robuste des façades
que cent désirs de l'homme ont mordu de vi-

trines.
L'asthme de l'alentour s'élève aux murs qu'on
frôle.
L'homme qu'on frôle, et qui s'en va sous un
jaïdeau,
paraît marcher dans le brouillard à corps
d'épaulées.

Le volume est illustré de belles gravures
sur bois de Raymond Thiollière. J'ai particulière-
ment remarqué celles qui ornent
« l'Auberge rouge » et « le Soir besogneux ».

G. V.

Les Collections du « Libertaire »

Il nous en reste encore quelques-unes. Avant qu'il ne soit trop tard, camarades, faites votre commande, car vous pourriez regretter plus tard d'avoir laissé passer l'occasion de vous procurer ce bel ouvrage de documentation anarchiste. Sans plus attendre, envoyez un mandat de 44 fr. à Soustelle, chaque postal 516-67, rue Louis-Blanc, 9, Paris (10^e).

« La Revue Anarchiste »

Le n° 15 vient de paraître. Au sommaire de ce très intéressant numéro, que tous les militants doivent se procurer, on lit :

Les penseurs libertaires au XVI^e siècle, par Gérard de Lacaze-Duthiers ; Du Sport pour la Patrie par André Colomer ; Gula-Pol, par Casimir Testar ; Poèmes, par Marcel Millet et G. Carandec ; Ecoutez nos compagnons, par une Révoltée ; Han Ryner, étude bibliographique, par P. Vigné d'Oclet ; Revue des Revues, par Maurice Wullens ; Revue des Journaux, par Pierre Mualdes.

Le numéro : 4 fr. 50.

Abonnements :

4 mois..... 5 fr.
8 mois..... 10 fr.
Un an..... 15 fr.

Chèque postal Soustelle 516-67 Paris



Pour notre propagande, camarades !

Nous avons eu l'occasion de dénoncer, il y a quelques semaines, à propos de la liberté « provisoire » accordée au financier Stern, les agissements d'une « Justice » sévère aux petits, indulgente aux grands.

Nous remettons en aujourd'hui et attirons votre attention, les amis, sur ce fait : « M. André Berthelot, sénateur, est accusé d'avoir corrompu son propre frère, M. Philippe Berthelot, alors que celui-ci était Directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères ».

Nous savons que la chose ne vous surprendra point ; et que vous ne serez pas plus étonnés d'apprendre que les sieurs Berthelot jouissent en liberté de millions ramassés dans la boue et le sang.

Mais nous voudrions voir les lecteurs du Libertaire ne point trop dédaigner, comme arguments, les scandales de ce genre et les utiliser, au contraire, pour illustrer leur critique théorique du régime capitaliste.

Philippe Berthelot était depuis quinze ans le personnage de premier plan du ministère des Affaires étrangères. C'est lui qui, au moment de la déclaration de guerre, en 1914, répondait : « Il est trop tard, monsieur », à l'ambassadeur d'Autriche venu pour apaiser les difficultés et éviter la guerre.

Dites cela, camarades, à ceux qui ont perdu un être cher dans l'horrible tourmente. Dites-leur en même temps, que vous déshabillez les Berthelot en question. Et prouvez-leur que les Berthelot ne sont point des phénomènes rares, mais des effets constants du milieu ; et il serait surprenant que vos interlocuteurs ne commentent pas avec vous dans le dégoût d'une telle société.

Partialité révoltante

Un journaliste, rédacteur à l'Intransigeant, qui se rendait en Russie, fut arrêté récemment en Allemagne parce que son passeport n'était pas en règle.

Et toute la presse française de gueuler contre « les horreurs boches ».

Mais elle ne protesta pas, cette bonne presse, quand le bolcheviste allemand Reno, correspondant de l'Humanité, fut, voilà quelque temps, incarcéré à la prison d'Ancennes pour le même motif. Elle n'a pas dit un mot non plus en faveur de Chevaley, secrétaire de la Fédération Unitaire des Métaux, qui purge dans le Nord une condamnation à trois mois d'emprisonnement pour un maquillage de saul-conduit.

C'est d'ailleurs toujours en vertu de ce proverbe : « Vérité en deçà, erreur au delà », que la presse française s'indigne de ce que des Français ne puissent se faire servir dans les hôtels berlinois et jubile lorsqu'ils l'Allemagne Hilferding, délégué au Congrès socialiste, est jeté à la rue par un marchand de sommeil de Lille.

Vous, camarades, vous êtes fixés quant à cette partialité et à l'impartialité de cette grande presse ; la presse ; mais ils sont légions les malheureux qui croient en leur journal comme des naïfs chrétiens en leur Dieu.

Ne l'oubliez pas, et, au moyen d'exemples bien choisis, efforcez-vous continuellement de les désabuser.

Action parlementaire

Dans notre écho intitulé : « Rions un brin », nous étions allés à demander, la semaine dernière, quel pouvait bien être le secret liant Poincaré au burlesque Daudet.

Pour avoir posé, depuis, la même question lors d'une séance au Palais-Bourbon, le député-neo-communiste André Berthelot s'entendit appeler « abominable gredin » par le sinistre lousseur de toute la jeunesse d'Europe.

Berthelot encaissa l'injure sans répliquer, sans jeter à la face infortunée du Président du Conseil la carafe placée à portée de sa main. Il ne fut vraiment pas brillant. Il est vrai qu'il n'est pas facile d'être en même temps député et partisan de l'action directe.

Tout de même, Poincaré l'eut trop belle. Et ça n'a pas été retenant pour le Parti Révolutionnaire, quoi qu'en ait dit l'Humanité.

C'est à faire vomir

Après avoir pris l'initiative du dernier meeting en faveur de Sacco-Vanzetti, l'Union Anarchiste s'effaçait et laissait à l'Union des Syndicats l'organisation de ce meeting. C'est à faire vomir !

Vendredi, le Libertaire protestait en première page contre l'Humanité qui n'avait encore annoncé le meeting qu'en troisième page. Toutefois, il espérait qu'elle se rappellerait le vendredi et le samedi.

Ces deux jours-là, l'Humanité inséra l'appel adressé aux travailleurs parisiens en... quatrième page.

Le meeting obtint, malgré tout, un certain succès. Mais l'Humanité n'en parla pas ; et pour en avoir un compte rendu, nous fûmes obligés de lire le Figaro et autres « canards » de cet acabit.

N'est-ce pas une honte ?
Rappelons que le but de ce meeting était d'affirmer la solidarité des révolutionnaires en faveur de Sacco-Vanzetti — de Sacco qui venait de faire la grâce de la faim-trente jours — et des 172 paysans indous condamnés à être pendus.

Rappelons que, le 10 mars, l'Humanité avait écrit : « Quel qu'en dise « Le Libertaire », nous ne ferons jamais supporter aux camarades qui, comme Sacco-Vanzetti, sont les victimes de répressions bourgeoises, la conséquence de nos querelles de parti ».

Et, après cela, tirons l'échelle !

Il était gâteux

Les anarchistes ont eu aussi leurs défailles durant la guerre ; mais, contrairement aux bolchevistes, ils n'ont pas fait de ceux-ci leurs leaders, devenus.

Jean Grave, Paul Reclus, Malato, ne se sont pas relâchés de leur attitude de guerre. Ils ne comptent plus dans notre mouvement anarchiste, malgré les grands succès rendus par eux à notre cause pendant quelque trente ans.

Sévère et juste raçon de leur trahison. Malato, lui, passait pour un peu « tapé », mais on n'était sûr de rien.

Aujourd'hui, de son aveu même, on en

est certain ; aussi s'explique-t-on mieux la nature de son patriotisme effréné.

Malato vient de faire appel au concours du docteur Voronoff, nous apprend Le Quotidien, dans l'espoir de retrouver toute sa lucidité.

Nous craignons que l'opération ne donne point tous les résultats escomptés par l'auteur de « La grande grève ». Et si elle le donne, nous regretterons que Malato n'ait pas été greffé avant 1914.

LE ROMANICHELO.

PROTESTATION

Des camarades me font part de certains bruits malveillants selon lesquels je me préparerais à lancer sous peu un journal qui serait une machine de guerre contre le Libertaire, et cela avec la collaboration et les fonds de Bidault, Lux et Cie.

J'ignore de quelle malhonnêteté officieuse ce ragot aussi stupide que fleureux, contre lequel je proteste de toutes mes forces.

Je ne puis qu'invoiter ses anonymes et perfides auteurs à se faire connaître, me déclarant prêt à toutes explications publiques et à ce sujet.

Je demande instamment à tous nos camarades de n'ajouter aucune foi à de tels ragots forgés de toutes pièces. L'origine et la teneur en sont suffisamment suspectes pour ne mériter aucune créance.

Maurice FISTER.

Sur la déclaration du Camarade Fedor Mochanowsky

Pour corroborer la partie de la déclaration du camarade Fedor, devant les juges bolchevistes, concernant les agissements des bolcheviks et les massacres perpétrés par eux sur les anarchistes, en 1918 — et non en 1913, comme l'a imprimé le Libertaire — nous avons le témoignage irréfutable que voici :

« Moscou, le 15 avril 1918. (1)
« A M. A. Thomas.

« Les partis d'opposition sont furieux des succès remportés par les bolcheviks aux élections de Moscou. Ils dénoncent la politique bonapartiste de Lénine et de Trotsky, qui manœuvrent de plus en plus les Soviets à leur guise, leur arrachant, lambeaux par lambeaux, le pouvoir, et marchant à grands pas vers la dictature.

« Les bolcheviks font, en effet, la politique la plus despotique. Ils dispersent, l'un après l'autre, les Soviets locaux sous prétexte qu'ils sont trop peu nombreux pour être représentés dans les régions par des commissaires munis des pouvoirs les plus absolus.

« Certes, les reproches de l'opposition sont fondés. Mais en quoi les Alliés peuvent-ils être gênés par ces tendances dictatoriales, qui n'ont d'autre but que de centraliser l'autorité, de créer un gouvernement qui gouverne suivant un programme qu'on mis en œuvre, pendant la guerre, les dirigeants des républiques bourgeoises ? »

« Sadoul. »

Lettre précédente :

« Le nettoyage des nids d'anarchistes a été effectué par les bolcheviks, dans la nuit du 11 au 12 avril, à coups de mitrailleuses et de canons. J'ai trouvé Trotsky rayonnant. Quatre ou cinq cents anarchistes ont été arrêtés.

« Quelques dizaines d'entre eux, sur lesquels on a trouvé des bijoux, de l'or, des valeurs, évidemment volés, ont été fusillés.

« Les anarchistes protestent timidement. »

Ainsi, les affirmations antérieures de Sadoul confirment bien les déclarations de Fedor, et, à moins de mettre en doute la bonne foi du héros bolcheviste, il faut admettre que les paroles de l'anarchiste Mochanowsky sont l'expression de l'exacte vérité.

Il est donc avéré que les bolcheviks ont fait dévier la Révolution populaire de la Russie dans l'ornière sanglant du capitalisme ; qu'ils ont réduit les Soviets au rang de simples organes transmetteurs d'ordres du pouvoir central, au lieu d'être des organismes révolutionnaires locaux.

Les lettres de Sadoul prouvent aussi que, initialement, les pires gouvernements dictatoriaux que mentionne l'histoire, les bolcheviks ne reculent pas devant le massacre des hérétiques qui commencent le sacrifice de douter de l'infailibilité du marxisme et ont le tort de combattre celui-ci, non les armes à la main, mais avec les seules forces du raisonnement et de la logique.

De plus, elles avèrent, ces lettres — et les déclarations du camarade Fedor prouvent — qu'à l'instar des gouvernements auxquels je fais allusion plus haut, les dictateurs bolcheviks ne se contentent pas de la mort de leurs victimes ; il faut qu'ils tentent de les déshonorer, en essayant de les convaincre de dévotion, de vol. Il est même heureux qu'ils ne traitent pas d'esclaves les anarchistes qu'ils ont fusillés d'une façon si sommaire, et sans jugement. Mais patience : ça viendra !

Et c'est pour cela qu'il serait bon, indispensable même, pour nous, de surveiller continuellement les actes et d'étudier, de temps en temps, les écrits de ces hommes assés d'autorité.

Nous éveillerons ainsi, sur leurs agissements antirévolutionnaires et obscurs, l'attention de beaucoup de nos camarades, qui se laissent encore éblouir par le mot « Révolution », qui est, ici, vide de son sens.

René FROMENT.

(1) Notes sur la Révolution bolchevique, p. 311.
(2) C'est moi qui souligne.

La Jeunesse Anarchiste

Notre journal LA JEUNESSE ANARCHISTE va paraître. Tous nos amis, principalement les jeunes, se réjouiront de cette pensée et ils l'attendront pas pour nous faire parvenir leur obole. Pour la propagande des Jeunes, tous répondront à notre appel. Adressez les fonds à Pierre-Océon, 9, rue Louis-Blanc, Paris

UN BEAU ROMAN

Ah oui, bon Dieu, le beau livre, le superbe roman ! Le pire, c'est que probablement je ne saurais point expliquer assez bien mon admiration pour vous la faire partager. Et cela me désole.

J'avais lu quelque part (si je me souviens bien, c'était au moment des Ligues rouges dans la page littéraire du Journal) cette ligne en tout petits caractères : Kniazii, roman, par René-Marie Hermant (Editions du Hérosion, Amiens).

J'espère que quelque chose de bon. Le poète des Vingt-deux ballades goguennardes, matoles ou perçures, de la Trainaille, le stylistique vigoureux de ces Proses violentes que j'ai tant dans les colonnes de la revue Soi-même, René-Marie Hermant devait nous donner un beau roman. Il est meilleur encore que je n'osais l'espérer.

J'ai trouvé le livre jeudi à Paris, parmi d'autres livres. Je le glissai dans ma poche. A la gare du Nord, attendant le départ, à 7 h. 10 du soir, de l'express 3.481, vers Valenciennes, je coupai les pages du roman. Comme le train démarrait, je n'y fis guère attention, trop intéressé par l'étrange duel de Kniazii et du docteur Lebert dans le salon de Mme Clady-Rouvres. Et je ne levai guère la tête durant le trajet. Les oscillations violentes du train sur les aiguilles de la gare de Cambrai me firent sursauter comme j'achevais le récit du suicide de Kniazii. Ma foi, j'avais oublié de diner. Je me hâtai de le faire, non sans rêver encore au charme pénétrant de ce livre.

Analysé mon admiration ? Ce n'est pas commode. Je dis bien : c'est un beau, un magnifique roman. Mais qu'un littérateur professionnel, qu'un pion des lettres (ils ne sont pas tous professeurs) me demande : Pourquoi ? Me voilà tout pantois. Eh ! sachez, moi, il me plaît : c'est tout. Je ne connais pas les qualités requises par ces messieurs d'un beau roman, pas plus que celles d'un beau poème, d'un beau tableau.

Je sais seulement que Kniazii m'a empoigné. Un seul livre me produisit la même impression : Les deux tremblent, de Marcel Berger. Mais quelle différence ! Ici, aucun artifice de lieu : ni sanatorium perché sur un pic des Alpes, ni poison mystérieux. Aucune tirade non plus sur la guerre, la paix, la finance, le rôle des femmes, etc. : cela devient si banal. Et si facile.

Tout l'intérêt du roman de R.-M. Hermant réside en l'âme des personnages. Les scènes se passent dans les milieux les plus ordinaires : des maisons bourgeoises, les rues de Paris, un atelier, un cabaret borgne. Nulle recherche d'exotisme.

Et cependant ! Je n'ai guère vu mes compagnons de voyage, alors que d'ordinaire j'aime tant les examiner, les étudier sans qu'ils s'en doutent. Il m'a fallu dépasser Cambrai pour voir les deux amoureux bêtés qui me faisaient alors seuls vis-à-vis et semblaient si gênés de ma présence ! Ah ! cet amour auprès de la passion de Kniazii !

C'est le vrai, quasi l'unique ressort du roman cet amour de Kniazii pour la belle Madame Clady-Rouvres. Et quand on la devine, avant que l'auteur ne nous le laisse connaître, il explique si bien les énigmes du début. Avec, évidemment, cette base d'une vie antérieure, passablement mystérieuse et compliquée, du héros. Elle reste mystérieuse : nous n'avons aucun besoin de la connaître. Et ce mystère épanouit sur toute l'œuvre n'est pas son moindre charme.

Un roman d'amour, donc, en somme. Et nulle scène d'amour ! Aucune coquetterie ! C'est un record, n'est-ce pas ? Que nous voilà loin de la Garçonne (Hélas ! aussi loin d'un pareil succès, je le crains, et cela juge une époque !)

Le début du roman donne tout de suite une impression de plénitude, de maîtrise. En quatre pages exactement, voici présentés tous les héros du drame. Et par leur conversation, à table, bien plus que par les dissertations oiseuses de l'auteur.

Aucune de ces phrases rebatantes : Le docteur qui... dont... Sa femme avait... Leur cousine que... etc., etc. Aucun de ces dévidages préliminaires auxquels il faut se reporter vingt fois dans la plupart des romans à succès pour ne pas confondre un personnage avec l'autre.

Pas non plus ce truc vieillot d'entamer le roman par un a-côté et d'amener ensuite les héros chacun à leur tour, comme un défilé de revue.

Les voici tous autour de la table de Mme Clady-Rouvres. Ils bavardent. Quelques-uns d'entre eux (acteur lui-même). Et tous nous sont présentés. En une centaine de lignes.

Toute l'œuvre est ainsi traitée avec la même maîtrise, par un écrivain sûr de son sujet.

Un écrivain ? Je pense bien.

Ceux qui ont pu lire la Trainaille ou les Proses violentes, dont je parlais tout à l'heure, n'en sauraient douter.

Un style solide, sûr de lui-même, savoureux et chatoyant, sans aucune pédanterie. Quelques néologismes heureux (un désigné que je ne puis retrouver pour le citer avec son contexte), mais pas d'abus. Un raisonnement par leur emploi judicieux de plusieurs vieux mots français que négligent les plus souvent les écrivains modernes. Et des phrases nerveuses, simples, sonnant clair, à l'épreuve de la diction comme de la lecture.

Pourquoi ce portrait de Kniazii résonne-t-il particulièrement encore à mon oreille ? Je ne sais. Le voici : « Sa vivacité de conception me dépassait. Des éléments les plus éloignés se déplaçaient, il les ramenait rapidement à l'unité, le brin principal émergeait. Une minute de pensée se coulait en une phrase de dix mots, de douze au plus quand il était par hasard loquace. Tout l'intéressait, rien ne le surprenait, fort peu de choses lui échappaient. Il vérifiait sa sagacité chez les autres hommes — il prononçait honte — et n'avait jamais voulu lire Dostoïevski que dans le texte. Aristocrate de shig, il expliquait la canaille avec une pénétration étincelante, sans jamais se départir de son mépris pour elle. Aux jours noirs, ces fameux jours que tout jeune intellectuel connaît s'il n'a de la fortune personnelle ou un papa gâteux qui a perdu tout sens de la vie, il avait, pour dîner quotidien, fabriqué des pamphlets marxistes à la cantine et enseigné le contrepoint dans l'arrière-boutique d'un éditeur de psalmes du quartier Saint-Sulpice. L'argent d'ailleurs ne

valait rien, comme il disait, que « traduit ». Il le traduisait avec un rare talent... »

Pas de tirades, ai-je dit tout à l'heure. C'est de la littérature trop facile.

Mais de-ci, de-là, quelques remarques savoureuses, implacables. Parfois l'auteur semble les allonger, s'y complaire un instant. Qui oserait s'en plaindre devant pareille page :

« L'adaptation, cet affreux talent humain, s'était plaquée à la guerre, comme un pansement déjà vieux au relief desséché d'une plaie. Des gens officiels, des écrivains, des administrateurs, trouvaient cela étonnant et remarquable. L'abbaye et l'industrie devenaient des vertus. On se félicitait de s'arranger dans CELA, d'y subsister, d'y travailler, d'y pulluler comme des vibrations gigantesques dans un antrax gros comme un quart de lune. Pas un instant ne venait aux gens la pensée qu'ils dormaient, dansaient, débattaient, faisaient l'amour sur les bords d'un vaste baquet de sang et de pus. Par milliers des hommes sifflaient et gargouillaient, des os émaciés leur moelle grise, des cervelles fluaient en confitures, des intestins s'échappaient de leurs sacs, fumants, verts et bleus, ce pâtisier, ce charcutier, ce taver-
nier, ce chef de rayon, cette catin n'en continuaient pas moins de vendre babas, andouilles, liqueurs, laines et fessier très exactement... »

Mais cela s'arrête là. Simplement une touche du tableau un peu plus soignée, un peu mieux finiquée que les autres.

Aucune propagande là-dedans. Pas un roman de tendances, ni un roman d'idées. Mais beaucoup mieux : un beau roman, sans plus.

Et aucun truc pour attirer le lecteur : aucune coquetterie dans ce roman d'amour, aucune dissertation oiseuse dans ce roman psychologique, et on ne quitte guère Paris dans ce roman d'avent

